

Journal d'un hypnotisé (autres fragments)

André Major

Volume 19, Number 3 (111), May–June 1977

Divergences : la littérature québécoise par ses écrivains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30817ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, A. (1977). Journal d'un hypnotisé (autres fragments). *Liberté*, 19(3), 73–77.

andré major

journal d'un hypnotisé (autres fragments)

(...) Je sais bien que le 15 novembre n'a pas tout arrangé, que la patrie n'est pas encore cette réalité allant de soi et en marge de laquelle je pourrais édifier autant de patries parallèles et personnelles qu'il me convient ; je sais bien que tout est encore en suspens, et que l'hypothèque nationale qui n'a cessé de m'hypnotiser depuis l'adolescence demeure entière, quoique prise en charge plus efficacement que jamais. Je sais tout cela — qu'il faut demeurer aux aguets et s'attendre à devoir combattre pour qu'aboutisse enfin notre projet collectif —, mais je sens aussi germer une étrange liberté, tout intérieure, presque sauvage, qui risque — si je l'endosse — de me rendre à moi-même sans que j'aie à souffrir de ces déchirements de toujours. Comme si la proximité de l'Histoire, comme si l'imminence plus ou moins grande d'une réalisation collective me permettait déjà, non pas de fuir, encore moins de me désolidariser, mais de courir le seul risque qui en vaille la peine pour un romancier, c'est-à-dire assumer sans remords ni compromis le monde qu'il porte en lui, qu'il rumine et qu'il rêve d'édifier, fût-ce en jetant de l'ombre sur le monde réel. (...)

(...) Le messianisme littéraire nous a longtemps tenu lieu de politique tant il nous paraissait urgent de mettre la parole au service de la communauté, celle-ci étant menacée, ce dont notre poésie a si tragiquement témoigné, tout particulièrement chez Miron. La prose, elle, ne fut rien d'autre qu'un long, passionné et déchirant appel à une terre dite paternelle, lieu d'une stérile et muette liberté, ce qui donna *Menaud et le Survenant*, après quoi cette prose s'urbanisa aussi rapidement qu'elle le put pour accoucher d'un *Bonheur d'occasion* et d'une pénible suite de drames englués dans le psychologisme le plus moralisateur. Enfin vint Rédempteur Ferron, cartographe de son métier, nous rappelle Marcotte, et qui, son portuna à la main, tenta de récupérer ce qui pouvait l'être pour donner un semblant de consistance à ce pays incertain, à cette diaspora dont il apparut bientôt comme le Noé, franchissant tout naturellement les frontières que la littérature de l'époque avait élevées entre la ville et la campagne, non sans se perdre à l'occasion dans les labyrinthes d'une petite histoire qu'il aurait voulu restituer sous forme de mythologie nationale, faute de véritable mythes. C'est là d'ailleurs qu'il nous échappe, peut-être parce qu'il est impossible de compter sur une Histoire qui n'a pas lieu, tout comme l'espace de Menaud devient, pour reprendre l'expression de Brochu, le lieu d'une « impossible fête ». Chose certaine, ce rôle de « suppléance » que Miron assignait à la parole, plusieurs romanciers l'ont refusé instinctivement, écrivant hors de portée d'une Histoire dont l'hypothèque avait trop longtemps été paralysante, pour ne pas dire traumatisante. Cette impasse où se trouve le romancier, Godbout lui a donné son nom : le Mur des Lamentations. Sujet et non auteur de son Histoire, le peuple québécois se lamente en chantant un pays qui n'en est pas un puisque « mon pays ce n'est pas un pays, c'est l'hiver », ou bien il s'enferme dans ses frissons pour rêver aux grands soleils d'un accomplissement rendu improbable par un trop rigoureux « hiver de force ».

(...) Les lecteurs assidus de la littérature québécoise — ils seraient plus rares qu'il y a dix ans, paraît-il — évoquent avec morosité un certain piétinement, piétinement qu'on dé-

cèle ailleurs, à croire que le bel élan des années soixante s'est brisé et que les voix d'alors, diverses et divergentes, reprennent les mêmes thèmes, comme en proie au charme maléfique de l'obsession. Il faut admettre que certains de nos meilleurs prosateurs semblent désertter un territoire qu'ils occupaient en maîtres incontestés, et qu'ils se contentent de nous offrir des hors-d'oeuvre. D'autre part, et malgré une surproduction qui l'a encombré, sinon compromis, le roman québécois n'a cessé d'explorer des mondes singuliers avec une ténacité toute nouvelle. Mais un même pessimisme radical semble traverser ces voies parallèles et les mener à un cul-de-sac, sans que la question nationale y soit présente de manière explicite. Chez l'écrivain voué par nature, sinon par métier, à la solitude — ou à l'abstraite solidarité avec le langage —, gît l'espérance parfois confuse et innommée d'une communication privilégiée avec les autres, à commencer par les siens. Quand le pays est incertain, et son avenir problématique, cette solitude primordiale se double d'une autre solitude, collective celle-là, qui est le lot des minorités en voie de décomposition culturelle. C'est pourquoi, même si on parvient à prendre conscience des causes objectives de son malaise — comme ce fut le cas d'Aquin refusant l'écriture sous prétexte que sa pratique ne changeait rien à l'irrésolution historique dans laquelle nous étions enfermés —, on n'en est pas nécessairement délivré. On peut considérer l'écriture comme un jeu parfaitement gratuit ou un divertissement métaphysique, on demeure secrètement fasciné par la fatalité d'un échec qui nous condamne à douter de la validité de toute entreprise littéraire, face à l'énigme du destin collectif. Et même si l'on accepte cette absence de nécessité, cette gratuité de la fiction, on risque de se heurter à une mauvaise conscience d'inspiration marxiste. Car voilà que ce nouveau messianisme prétend prendre la relève de l'ancien. Il faut que vous vous demandiez si vos « productions » rendent compte de la lutte menée par la classe élue et y contribuent d'une manière positive. Alors là, vous êtes coincé : il se trouvera toujours un censeur, armé de textes à l'appui et de citations incontestables, pour vous accuser de ne rien changer aux rapports de production et de profiter, fût-ce par

le biais dérisoire des redevances, du système capitaliste. Je suis de ceux qui s'interrogent sur la vision qu'ils ont de la vie et du monde, mais je sais par expérience qu'une oeuvre déborde les intentions qu'on a et que les rapports qu'on établit avec le langage sont plus complexes que ne le croient les partisans de la production militante. Le langage n'est pas affaire de magie, loin de là. C'est la matière d'un rêve qui engage la totalité de l'expérience — du vécu jusqu'aux aventureux détours de l'imagination. Tout y passe. Ou alors rien ne passe qu'un « message » réductible à sa seule portée idéologique. Mais le simplisme — l'incroyable simplisme — des doctrines qui prétendent tout savoir et tout résoudre se permet de commodes raccourcis dans l'analyse de phénomènes dont la nature est justement d'échapper aux explications doctrinales du seul fait qu'ils témoignent de la totalité de la vie. Nos gens de lettres marxistes ont leur code grâce auquel, faute de comprendre ce que vous faites et d'en saisir la portée réelle, ils vous disent ce que vous auriez dû faire. Ces professeurs de littérature, honteux de leurs origines et de leur appartenance à la classe dominante, se déculpabilisent en dénonçant l'insouciance et scandaleuse liberté d'esprit des écrivains « petits-bourgeois ». Comme si on ne pouvait croire à la nécessité de la justice sociale sans limiter la marge de manoeuvre dont on a besoin quand on part à l'aventure. Je pars du principe qu'aucune révolution ne doit craindre la liberté qui l'inspire et qui en est l'aboutissement ultime.

Ce qui est rassurant, en un sens, c'est que l'écrivain québécois dispose de trop peu de temps pour se trouver des alibis idéologiques ; plutôt que de se justifier devant quelque Bureau de surveillance, il préférera s'engager dans un combat moins douteux — celui de sa rencontre avec le réel absolu. A trop vouloir se substituer à l'action, la parole perd tout pouvoir et devient pure rhétorique. Rhétorique nationaliste que la poésie a sucée jusqu'à l'os, et rhétorique marxiste qu'une certaine critique tente d'imposer à tous les genres. Un langage nu, sobre et rigoureux, peut-il encore être compris dans un monde où « l'insulte est soeur de la publicité », comme disait Tchekhov en 1904 ?

(...) Vaincu, le Sud des Etats-Unis s'est réfugié dans un passé qu'il imaginait fabuleux, supportant sa défaite comme une fatalité et donnant naissance à une littérature tragique. Quant à nous, colons devenus colonisés, nous avons dû nous contenter de quelques escarmouches, de villages incendiés et d'une douzaine de pendus. L'Histoire nous renvoyait dédaigneusement au quotidien le plus paisible : survivre sur nos trente arpents de terre rocailleuse. Il faisait froid. Il ventait. Nous maudissions le climat d'un pays que nous n'avions aucune raison d'aimer à la folie. Il nous restait l'instinct de conservation, quelques traditions et l'espérance de finir au paradis un de ces jours. Et nous voilà, dépouillés de ces traditions, un peu moins assurés que jadis de notre postérité, moins enclins à l'espérance aussi, mais confiants de pouvoir forcer la main du destin, bien que le 15 novembre ne soit peut-être qu'une intrusion provisoire dans l'Histoire. J'y vois une sorte de prélude au prochain épisode, encore inédit, de notre affirmation collective. La réorientation de notre destin, à peine amorcée, a du moins le mérite de nous délivrer d'une hantise paralysante et de nous redonner goût à la parole. Je parle pour moi, bien sûr, et même si tout est loin d'être joué, j'ai envie de me vautrer dans les mots, de me livrer au langage comme à une débauche et d'affronter une réalité que les perspectives nouvelles viennent désembourber. Il a beau faire aussi froid qu'hier, on peut rêver de voir fleurir les grands soleils.

Décembre 1976